LA REVANCHE FORCÉE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR M. DESCHAMPS.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 10 Février 1792.



A PARIS,

Et se trouve A BRUXELLES,

Chez J. L. DE BOUBERS, Imprimeur-Libraire.

1792.

PERSONNAGES.

LÉONORE,	*Mlle* ROYER.
FERVILLE, officier, amant de Léonore,	*M.* DUCHAUME.
Un ABBÉ,	*M.* HENRY.
MARTON, suivante de Léonore,	*Mlle* LESCOT.
FRONTIN, valet de M. Ferville,	*M.* LANGLE.

La Scene est à la Campagne, dans une espece de Bosquet formé naturellement.

LA REVANCHE FORCÉE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LÉONORE, MARTON,

MARTON.

Air : *Sans l'éveiller, si je l'embrasse.*

Dans ce lieu calme et solitaire
Si nous restions quelques instans....

LÉONORE.

Il faut rentrer ; il en est temps.
Au château rejoignons ma mere.

MARTON, *à part, et regardant autour d'elle.*

Mais, mon cousin, quel étourdi !
Pourquoi, pourquoi n'est-il donc pas ici ?

(*Toujours à part.*) Si j'étais seule au moins, je pourrais l'attendre.

LÉONORE.

Je n'ose rester trop long-temps éloignée de ma mère : tu sais comme elle est toujours inquiète, et pour elle et pour moi, depuis ce jour où notre château fut menacé, où nous aurions couru les plus grands dangers, peut-être, si ton cousin ne s'était mis à la tête de nos paysans et ne les eût remplis de sa valeur.

MARTON.

Tenez, Mademoiselle, ce n'est pas parce qu'il est mon cousin, ni parce qu'il est fils du Magister de ce Village ; mais avouez que ce jeune homme promet beaucoup.

LÉONORE.

Oui, assurément.

MARTON.

Air : *Voilà mon cousin, l'allure.*

Le courage et l'esprit, mon cousin,
Il a tout en partage ;
Mais s'il veut faire un jour son chemin,
De quoi sert son courage ? . . .
Car enfin,
Il est abbé, c'est dommage,
Mon cousin !
Il est abbé, c'est dommage.

Et cela par l'entêtement de son père, qui l'a retiré du service où il se trouvait bien, pour lui faire prendre un état qui lui déplaît. Mais que voulez-vous ? Il n'a pas de fortune.

LÉONORE.

Consoles-toi, Marton.

Air : *Fournissez un canal au ruisseau.*

Premier couplet.

Si Ferville obtient un jour ma main,
Quoiqu'à peine, hélas, je l'espere !
Vas, je veux qu'il offre à ton cousin
Les secours et les soins d'un pere.
Un brave officier, tel que lui,
Doit servir de guide et de maitre
Au mérite qui, pour paraître,
N'a besoin que d'un appui.

Second couplet.

Il pourra parvenir à son tour ;
Marton, dans le siecle où nous sommes,
Le mérite aisément se fait jour,
Et la vertu place les hommes.
La carriere s'ouvre aujourd'hui
A plus d'un talent qui, peut-être,
Jadis n'aurait osé paraître
Faute d'avoir un appui.

MARTON.

Mais vous connaissez M. de Ferville ; il suffit que mon cousin ait porté le petit collet, quoique malgré lui, pour qu'il ne lui inspire aucun intérêt. Les abbés n'ont jamais été du goût de votre amant.

LÉONORE.

Mais, plaisanterie à part, il faut avouer qu'il n'a pas eu beaucoup à se louer d'eux. Son plus grand ennemi auprès de ma mère, n'était-ce pas cet abbé en qui elle avait confiance, et qui a su l'engager à exclure Ferville, à lui interdire notre présence et l'accès du château ? Je sais bien que mon amant n'était pas parfait, qu'on pou-

vait lui reprocher de la légèreté, de l'inconséquence. Mais où trouver un cœur plus vrai, plus généreux, plus noble que le sien ?

MARTON.

Veuille le ciel qu'il vous soit resté fidèle ! mais s'il s'avisait de revenir à présent, que cet Abbé, son ennemi, n'est plus de ce monde, je suis sûr qu'il fléchirait Madame votre mère ; qu'il la ferait changer de sentimens.

LÉONORE.

Air : *Ici la douceur de nos loix.*

Vas, je connais trop bien son cœur,
Pour ne pas croire à sa constance,
Mais je crains que quelque malheur,
Ne prolonge ainsi son absence.
Tu veux qu'il ait trahi sa foi !
Pour d'autres qu'il soupire !
Ah ! dis plutôt qu'il vit pour moi !
Tu ne peux trop le dire. (*bis.*)

SCENE II.

LES MÊMES, FRONTIN,

FRONTIN, *dans le fond du théâtre.*

CIEL ! me trompé-je ? ce sont-elles !

LÉONORE.

Qu'est-ce que j'entends ?

MARTON.

Est-il possible ? en croirai-je mes yeux ? c'est Frontin.

LÉONORE.

Le valet de Ferville ?

FRONTIN.

Lui-même. J'allais au château. Grace à Dieu, voilà ma course abrégée.

LÉONORE, *à part.*

Que vais-je apprendre ? (*haut.*) Eh ! bien Frontin, ton maître ?

FRONTIN.

Lui, Mademoiselle, il vous adore.

MARTON.

Tout de bon, Frontin ?

FRONTIN.

Oh ! c'est un amant d'une constance rare.

Air : *de M. Chardini.*

Premier Couplet.

Pour charmer la douleur profonde,
Où l'absence l'avait jeté,
C'est en vain qu'à ses yeux le monde,
Sut offrir plus d'une beauté.
Ce que chacune avait de charmes,
En vous seule il les trouvait tous.....
Nul objet n'essuya les larmes
Qu'il versait en songeant à vous.

Second Couplet.

Cent fois il voulut vous instruire
De son séjour et de ses maux ;
Mais au bonheur de vous écrire,
Il préféra votre repos.
Enfin, l'on apprit à mon maître
Que nous n'avions plus d'ennemi...
L'espoir à nos yeux vint renaître,
Et l'espoir nous ramene ici.

Ce fut un de vos parens qui lui apprit cette nouvelle en pays étranger, où il servoit ; mais, (*il tire une lettre de sa poche.*) Ceci vous en apprendra davantage.

LÉONORE, *vivement.*

Donne, donne..... (*Elle lit quelques mots, puis elle s'écrie :*) Il est dans le village voisin ; il y attend la permission de paraître au château. Il me conjure de disposer ma mère à son retour.....

MARTON.

Eh bien ! ne tardez pas davantage, faites ce que votre amant vous demande.

LÉONORE.

Mais, au moins, que je le revoie un moment !

MARTON.

Que dites-vous, traverser le village ; vous exposer à tous les yeux ; risquer de déplaire à votre mère, quand il s'agit de la mettre dans vos intérêts ! Ah ! ce qui presse, c'est d'assurer le bonheur de M. Ferville et le vôtre ; montrez sa lettre à Madame, vantez-lui la constance de votre amant.

LÉONORE.

Tu as raison, j'y cours.... Toi, Frontin....

MARTON.

Soyez tranquille. Je me charge du reste.

SCENE III.

MARTON, FRONTIN.

MARTON, *à part.*

Et d'une, de partie.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Cherchons vîte quelque détour,
Afin de congédier l'autre ;
Car, tout en servant leur amour,
Il faut un peu songer au nôtre.

FRONTIN.

Que dites-vous ?

MARTON.

Que tu vas aller rejoindre ton maître ; tu l'ameneras en ces lieux, il y sera mieux caché que dans le village, il y sera plus près du château, il y recevra plus souvent de nos nouvelles et de tout ce que nous ferons pour lui.

FRONTIN.

J'entends.

MARTON.

Va donc.

FRONTIN.

Et nous resterons ici ?

MARTON.

Oui.

FRONTIN.

Air : *Ah! le bel oiseau, maman.*

Mais, Marton, dans ce bosquet,
Vous nous oublierez peut-être.
Et qu'y faire, s'il vous plaît. . .

MARTON, *tendrement.*

Ce lieu n'est pas sans attrait !
Un certain charme secret
Remplit ce séjour champêtre ;
On y rêve et l'on s'y plaît. . .
Sans cesse, j'y voudrais être. . .

ENSEMBLE.

Oui, Frontin, dans ce bosquet,
Il faut conduire ton maître,
Mais, sans un ordre nouveau,
Ne venez point au château.

Oui, Marton, dans ce bosquet,
Je vais conduire mon maître,
Et, sans un ordre nouveau,
Nous n'irons point au château.

(Frontin sort.)

SCENE IV.

MARTON, *seule.*

GRACE à Dieu, j'ai réussi ; je suis seule. Voici l'heure ordinaire où mon cousin vient ici attendre notre retour de la promenade, dans l'espérance de me voir et de nous reconduire au château. Mais je regarde en vain de tous côtés,.... et pourtant nous n'avons à nous que ce seul instant ! Ce jour n'est-il donc heureux que pour ma maîtresse et pour M. Ferville ? Ce jour va les unir ensemble !

Fin de l'Air : *Dodo, l'enfant do.*

Et moi ! Dieu d'amour !
Quand me marierai-je à mon tour ?

L'air entier, dodo.

C'était un abbé directeur
De la mere de ma maîtresse,
Qui seul a causé leur malheur,
Et s'opposait à leur tendresse !
Et moi... je sens au fond du cœur
Qu'un abbé ferait mon bonheur,
Si les plus doux nœuds
Pouvaient nous unir tous les deux. (*bis.*)

Malheureusement, c'est ce qui n'arrivera jamais. Nous n'avons pas l'un et l'autre assez de fortune. Il faut qu'il reste dans son état ! Pourquoi donc l'aimai-je encore ? Cent fois je me suis dit que, pour son bonheur et pour le mien, il fallait le fuir..... et pourtant.... Mais je saurai m'armer de courage. Aussi bien il ne vient pas. Est-ce à moi de l'attendre ? Non, je ne veux que lire encore une fois les couplets qu'il a faits hier pour moi, (car il a autant d'esprit que de courage,) et je m'éloignerai aussitôt. Je ne serai plus ici quand il y viendra.

(*Elle tire de sa poche les couplets qu'elle a reçus de l'abbé*).

Air : *De M. Guichard* (1).

Premier couplet.

Marton, je désespere
D'avoir su vous toucher.
Hélas ! si j'ai su plaire
Pourquoi me le cacher ?
Souvent je vous vois sourire
Quand je vous peins mon ardeur...
Mais ce sourire enchanteur,
Que veut-il dire ? (*bis.*)

(1) Comme la scene aurait pu paraître longue, on a supprimé à la représentation deux couplets de cette Romance.

(*Marton s'interrompt, en disant sur la fin du même air:*)

Le fripon a dans mon cœur
Trop bien su lire. (*bis.*)

Second couplet.

Je sais qu'un sort sévere
S'oppose à mon bonheur.
Nous n'avons sur la terre
De bien que notre cœur.
Souvent le vôtre soupire
En voyant couler mes pleurs.
Ce soupir, plein de douceurs,
Que veut-il dire ? (*bis.*)

Troisieme couplet.

Mais le sort moins contraire
Peut s'adoucir un jour ;
Marton, je puis tout faire,
Secondé par l'amour.
Mais cet espoir qu'il m'inspire,
Du moins le partagez-vous ? . . .
Ah ! Dieu ! ce regard si doux,
Que veut-il dire ? (*bis.*)

MARTON, (*s'interrompant.*)

Hélas ! ce regard si doux
En veut trop dire.

Mais le voici, quoiqu'il m'en coûte, éloignons-nous.

SCENE V.

MARTON, L'ABBÉ.

L'ABBÉ, *courant à elle.*

Air : *Si je le gronde quelquefois.*

Ma cousine, me fuyez-vous ?

MARTON.

Je ne puis rester davantage,
Si quelqu'un vient ici. . . De nous
Que dirait-on dans le village ?

L'ABBÉ.

Ce qu'on dirait. . . Eh ! mais vraiment,
Ne suis-je pos votre parent ?

MARTON.

Je le sais, mais. . .

L'ABBÉ.

Moi, j'imagine
Qu'un cousin peut voir,

MARTON, *riant.*

Oh! oui.

Du matin au soir.

L'ABBÉ.

Qu'un cousin peut voir sa cousine.

Air : *De Calpigi.*

Premier couplet.

Hélas! de mon temps de vacance
Je vois le terme qui s'avance;
Du séminaire le séjour
Va me rappeler à son tour. (*bis.*)
Je viens avec un cœur tranquille...
Et j'emporte de cet asyle
Un cœur blessé par plus d'un trait...
Le beau voyage que j'ai fait!

MARTON, *riant.*

Le beau voyage qu'il a fait!

L'ABBÉ.

Mais je veux vous conter un songe;
J'ai rêvé. N'est-ce qu'un mensonge?
Qu'aujourd'hui mon petit collet
En uniforme se changeait (*bis.*)
Qu'un riche et brillant militaire
M'offrait un appui tutélaire...

(*Tendrement.*)

Que ma cousine m'épousait!...

MARTON, *toujours riant.*

Oh! le beau rêve qu'il a fait!

ENSEMBLE.

MARTON.	L'ABBÉ.
	Oui, oui
Oh! le beau rêve qu'il a fait!	C'est un beau rêve que j'ai fait.

L'ABBÉ.

Air : *De M. Chardini.*

Qui peut vous rendre inexorable?
Mon état?...Il est passager.
Ma fortune aussi peut changer,
Mon seul amour sera durable.
C'est un malheur, je le crains bien,
D'avoir une cousine aimable.

MARTON, *à part.*

Un cousin fait comme le mien,
Est un cousin bien redoutable.

L'ABBÉ.	MARTON.
C'est un malheur, je le crains bien, D'avoir une cousine aimable.	Un cousin fait comme le mien, Est un cousin bien redoutable.

L'ABBÉ.

Air : *Je ne vous dirai pas j'aime.*

Il est trop vrai, je vous aime ;
Combien je serais flatté
Si vous répondiez de même !

MARTON.

Moi !
Je ne puis en vérité ;
Car pour dire ce mot... j'aime,
Dont mon cœur est alarmé,
Il faut être sûr qu'on aime...

L'ABBÉ.

Et vous ne m'aimez pas....

MARTON, *reprend.*

Il faut être sûr qu'on aime.,.
Et sur-tout qu'on est aimé.

L'ABBÉ.

Air : *Si ce n'est pas là comme on aime.*

Si je vous aime ! ah ! quel langage !
Sans cesse et par-tout je vous vois...
Je suis toujours dans ce bocage,
Que vous rendez sacré pour moi.
Attendre et chanter, ma bergere,
Voilà l'emploi de chaque jour...
Si cet amour n'est pas sincere,
Qu'appelez-vous donc de l'amour ?

MARTON.

Second couplet.

Laissons un entretien si tendre.

L'ABBÉ.

Ah ! de grace, encore un moment...

MARTON.

Non, je ne dois plus vous entendre,
(*à part.*) Jamais il ne fut si charmant !

L'ABBÉ.

Vous m'ôtez donc toute espérance.

MARTON.

Je pourrais vous croire à mon tour,
Il faut au moins de la prudence.

(*Avec un soupir, et d'une voix émue.*)

Quoique l'on n'ait pas de l'amour.

(*Elle fait un mouvement pour s'en aller, puis revenant.*)

Troisième couplet.

Si j'avais assez de richesse
Pour dédommager un amant,
De l'état qu'ici sa tendresse,
Laisserait perdre en m'épousant ! . . .
Oui ! mon bonheur serait extrême,
De lui dire . . . Voilà ma main.

(*L'abbé prend cette main, la baise avec ardeur et s'écrie :*)

Ah ! parlez. . . voilà comme on aime.

MARTON, *en s'enfuyant.*

Remettons le reste à demain. (*bis.*)

SCENE VI.

L'ABBÉ, *seul.*

Elle me défend de l'accompagner, mais elle m'aime, je le vois; dès ce moment, je ne suis plus malheureux; mais dès ce moment aussi, je ne veux plus être abbé.

Air : *De M. Guichard.*

Premier couplet.

C'est trop long-temps de mon pere
Suivre en esclave la loi,
Et garder, pour lui complaire,
Un état peu fait pour moi !
Je sais qu'il eut l'espérance
Qu'un jour chanoine ou prieur,
Riche au sein de l'indolence,
Je trouverais le bonheur. . .
C'était un métier commode !
Le bien venait en dormant ! . . .
Mais tout a changé de mode,
Il est trop tard à présent. (*bis.*)

Second couplet.

A l'état qu'on me destine,
Comment pourrais-je penser,
Dès qu'à ma belle cousine
Il me faudrait renoncer ?
Autrefois, je le devine,
Je m'en serais mieux tiré ;
On pouvait d'une cousine
Embellir son prieuré. . . .
L'usage en était commode ?
On vivait en bons parens ;
Mais tout a changé de mode. . . .
Il est passé le bon temps. (*bis.*)

Je vois ce qui empêche ma cousine de consentir à m'épouser. C'est que nous sommes peu fortunés l'un et l'autre. Eh bien ! prouvons-lui, du moins, par une chanson, que

la fortune n'est pas nécessaire au bonheur (*Il rêve un moment.*) Oui, je lui dirai.... sur l'air *du Pauvre Jacques* : cet air convient à ma situation.

Air : *Pauvre Jacques.*

Pourquoi craindre que de ses nœuds de fleurs
L'hymen à jamais nous unisse ?

Fort bien !

À la fortune....

O ciel ! quelqu'un vient ici. Quel moment l'on prend pour m'interrompre. Mais ne nous éloignons pas pour long-temps ; car ce lieu est pour moi le Parnasse ; ce n'est qu'ici que je me sens inspiré. (*Il sort.*)

SCENE VII.

FERVILLE, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur.

Air : *Non, non, Doris.*

C'est ici què nous attendrons
Des nouvelles de Léonore.

FERVILLE.

Les momens me semblent bien longs.

FRONTIN.

Pourtant il faut attendre encore ;
Mais la mere à votre bonheur
Doit consentir enfin sans peine ;
Car en perdant son directeur,
Pour vous elle a perdu sa haine.

Ah ! Monsieur, si vous aviez pu voir comme Mademoiselle Léonore écoutait tout ce que je lui ai dit de votre part.

Air : *De la Croisée.*

Tour à tour, dans ses yeux brillait
L'amour, la surprise et la joie.

FERVILLE.

Heureux si sa mere permet,
Qu'enfin bientôt je la revoie.
Mais déjà contre moi, Frontin,
Peut-être un autre abbé conspire.. ?
Des abbés... Toujours mon destin,
En trouve pour me nuire. (*bis.*)

Es-tu bien sûr qu'en ce moment il n'y en a pas d'autres au château ? Léonore, Marton ne t'en ont-elles rien dit ?

FRONTIN.

Eh ! Monsieur, que vous importe ? laissons de grace les abbés en paix.

FERVILLE.

C'est qu'ils ne m'y laissent pas moi-même.

Air : *On compteroit les diamans.*

Premier couplet.

Près de deux ans, je fus épris
De la veuve d'un militaire,
Riche, charmante, ayant un fils
A qui j'allais servir de pere. . .
Mais un jeune abbé précepteur
Lui fit, des charmes du veuvage,
Si bien comprendre la douceur,
Qu'elle oublia le mariage.

Second couplet.

De Lise, auteur de maint écrit,
Je fis la brillante conquête,
J'avais, malgré tout son esprit,
L'honneur de lui tourner la tête...
Mais des abbés, petits auteurs,
Qui lui composaient chaque ouvrage.
Au nom des neuf et chastes sœurs,
L'éloignerent du mariage.

Troisième couplet.

Enfin, je présentai mes vœux
A notre aimable Léonore ;
L'hymen allait me rendre heureux ;
Frontin, tu t'en souviens encore ;
Lorsque cet abbé directeur
Dont je n'avais pas le suffrage,
De la mere changea le cœur,
Et fit rompre ce mariage.

Air : *Du Port-Mahon.*

Non, tu ne saurais croire,
Comme, un jour, pourront dans mon histoire
Figurer, avec gloire,
Des abbés de tous rangs,
Bien galans,
Bien méchans,
Directeurs,
Précepteurs,
Grands auteurs.
Mais tant que je vivrai,
Mon cœur leur a juré
Une immortelle guerre.
Heureux,
Contre eux,
Quand je puis la faire !

FRONTIN.

Vous suis-je nécessaire ?

FERVILLE.

Je me charge de tout,
J'en viendrai seul à bout,
Je me charge de tout.

FRONTIN.

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Mais Marton, qui ne revient pas,
A nous ne songe gueres,
Au château je cours de ce pas
Avancer nos affaires.

FERVILLE.

Fort bien, je t'attends ; mais sur-tout, aies soin que la mère de Léonore ne puisse te voir.

FRONTIN.

Ne craignez rien, je suis un être sans conséquence ; on ne fera seulement pas attention à moi. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

FERVILLE, *seul.*

Air : *Vive le vin, vive l'amour.*

Vois-je enfin briller l'heureux jour,
Où Léonore, à mon amour,
Sera plus libre de souscrire ?
L'incertitude est un martyre....
Lisons,

(*Il prend un livre et le quitte.*)

Je le voudrais en vain...
Que n'ai-je un abbé sous la main,
Au frais de qui je puisse rire ?

SCENE IX.

FERVILLE, L'ABBÉ.

L'Abbé revient en chantant, sans voir Ferville.

Oh! ça ira, ça ira, ça ira,
Voilà bientôt notre chanson finie.
Oh! ça ira, etc.
Encore un couplet... Asseyons-nous-là.

(*Il s'assied sur un banc.*)

FERVILLE, *à voix basse.*

Eh! mais c'est un abbé que je vois-là. (*bis.*)

ENSEMBLE.

L'ABBÉ.

Oh! ça ira, ça ira, ça ira,
Voilà bientôt notre chanson finie,
Oh! ça ira, etc....
Peut-être à mes vers elle sourira.

FERVILLE.

Oh! ça ira, ça ira, ça ira,
Ici, grace à Dieu, j'ai trouvé compagnie.
Oh! ça ira, etc..
Ce petit abbé me désennuiera.

L'ABBÉ.

Mon cœur me dit qu'un jour viendra
Où le sort me secondera...
Mais le plus beau de ma vie
Est celui qui nous unira.

ENSEMBLE.

Oh! ça ira, etc.

Oh! ça ira, etc.

L'ABBÉ, *toujours assis.*

Air : *Tôt, tôt, battons chaud.*

A Vénus chacun fait sa cour....
Le financier, sans nul détour,
L'intrigant en usant d'adresse,
L'officier en brusquant l'amour,
La robe en attendant son tour...
Moi, c'est en chantant ma maîtresse...
Un couplet
Souvent plaît
Quand il est
L'interprète
D'une ardeur timide et discrète.

FERVILLE, *à part.*

Air : *Travaillez, travaillez bon Tonnelier.*

C'est encore un galant abbé
Qui rime ici quelques fleurettes,
Près de nous il est bien tombé...

L'ABBÉ.

Inspire-moi, Dieu des poëtes,
Dieu de Grécour, Dieu de Chaulieu...

FERVILLE.

D'Appollon je te tiendrai lieu...
Mieux que lui, (*bis*) sans me vanter,
L'abbé je te ferai chanter.

L'ABBÉ.

Il m'inspire.

FERVILLE, *s'approchant de l'abbé.*

Serviteur à l'abbé.

L'ABBÉ, *se lève.*

Monsieur,
Vous me faites beaucoup d'honneur.
En vérité, beaucoup d'honneur.

FERVILLE.

Air : *Quoi ! ma voisine, es-tu fâchée ?*

Ah ! qu'ici rien ne vous dérange.

L'ABBÉ.

Trop de bonté.

FERVILLE.

L'abbé, vous chantez comme un ange.

L'ABBÉ.

En vérité !
Souffrez qu'en ces lieux je vous laisse.

FERVILLE.

Parlons plus bas.
Vous avez donc une maîtresse ?

L'ABBÉ.

Eh ! pourquoi pas ?

FERVILLE.

Air : *Eh ! mais oui dà.*

Ici ne vous déplaise,
Si j'ai bien entendu,
Vous faisiez à votre aise
Pour elle un impromptu ?

L'ABBÉ.

Vous croyez ça ?

FERVILLE.

Oh ! vous ne pouvez me nier cela.

L'ABBÉ.

Eh ! mais oui da.

FERVILLE.

Ah ! vous ne pouvez me nier cela.

FERVILLE, *d'un ton railleur.*

Air : *Dansez, chantez.*

Chantez, l'abbé, chantez-le moi.

L'ABBÉ, *à part.*

Mais, parbleu, cet homme m'étonne !

FERVILLE.

Je vous engage ici ma foi
De n'en dire mot à personne.

L'ABBÉ.

Que Monsieur soit discret ou non,
Monsieur n'aura pas ma chanson.

FERVILLE.

Même air.

J'ai le malheur d'être entêté.

L'ABBÉ, *à part.*

Et vraiment! je crois qu'il insiste!

FERVILLE.

Je suis un vieil enfant gâté
Qui veut que rien ne lui résiste.

L'ABBÉ.

Ah ! que Monsieur le soit ou non...
Monsieur n'aura pas ma chanson.

FERVILLE.

Air : *Ton humeur est Catherine.*

Puisqu'on ne veut pas m'entendre
Quand je parle sur ce ton,
Je vois bien qu'il faut m'y prendre
D'une toute autre façon.

(*Il arrête l'abbé.*)

De fuir en vain l'on s'efforce,
Eh! l'ami, songez-y donc....
Que pour moi j'aurai la force,
Si je n'ai pas la raison.

L'ABBÉ, *toujours retenu par Ferville.*

Air : *Tic, tic, tac est le refrein.*

Dans le monde il est des faquins...

FERVILLE.

Des abbés qui font les mutins,
Parlons de celle qui vous aime,
Chantez, j'accompagne moi-même.

(*Il bat la mesure sur une badine qu'il a entre les mains.*)

Et tôt tôt, tôt tôt tôt, cet instrument
Pour la mesure est excellent.

L'ABBÉ, *à part.*

Air : *De la découpure.*

Bon Dieu! quel étrange embarras?
Je contiens à peine
La colère qui m'entraîne...
Mais comment sortir d'embarras?
Cet homme est armé,.. mais je ne le suis pas.

FERVILLE.

Commençons, commençons, commençons-nous ?
Je suis las d'attendre...

L'ABBÉ, *à part.*

Quoi ! faudra-t-il donc me rendre ?

FERVILLE.

Commençons, commençons, commençons-nous ?...

L'ABBÉ, *à part.*

Avec de tels foux,
Il faut bien filer doux.

FERVILLE.

Air : *Courons vîte, attrapons le patron.*

Pourquoi donc faire tant de façon ?

L'ABBÉ.

Renoncez à votre projet.

FERVILLE.

Non.

L'ABBÉ.

Qu'on soit trop léger, trop étourdi,
Faut-il que j'en souffre aujourd'hui ?

FERVILLE.

Oui.

Oui, je le veux, vous m'obéirez.
Oui, vous chanterez.

L'ABBÉ.

Je chanterai ?

FERVILLE.

Vous chanterez.
Avec vous, l'abbé, j'en suis d'accord,
Peut-être j'ai tort,
Mais il faut céder au plus fort.
Pourquoi donc faire tant de façon ? etc.

L'ABBÉ.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Ça, parlons de bonne amitié,
Et finissons ce badinage ;
Je détonne à faire pitié
Quand on m'écoute...

FERVILLE.

Oh ! bien, je gage
Que je puis, mon cher,
Vous mettre sur l'air.

L'ABBÉ.

J'en détonnerais davantage. (*bis.*)

FERVILLE.

Air : *De M. Guichard.*

Eh! bien, l'ami, changeons de rôle,
S'il faut, pour vous je chanterai,
Mais apprenez que je battrai
La mesure sur votre épaule...
Et, mon ami, je vous préviens
Que je sais la battre fort bien.

L'ABBÉ, *à part.*

Soumettons, soumettons, soumettons-nous,
Avec de tels fous
Il faut bien filer doux.

Air : *Robin Turelure.*

(*à part.*) Oh! tu m'en rendras raison.

FERVILLE.

Tout bas je crois qu'on murmure.

L'ABBÉ.

Je prélude à ma chanson....
Turelure.
(*à part.*) Tu me paieras cette injure,
Robin Turelure lure.

L'ABBÉ, *chante sur son papier.*

(*Le son de sa voix, ses gestes, ses regards, tout doit exprimer la contrainte où il est.*)

Air : *Pauvre Jacques.*

Pourquoi craindre que de ses nœuds de fleurs,
L'hymen à jamais nous unisse?
A la fortune, ah! laissons ses faveurs,
L'amour se rit de son caprice. (*bis.*)

(*L'abbé baisse son papier, que Ferville relève en lui disant :*)

Continuez, c'est à merveille.

L'ABBÉ.

Le temps n'est plus où l'or seul parmi nous,
Du bonheur semblait la mesure.
La liberté va nous rendre les goûts,
Et tous les biens de la nature.

FERVILLE.

Chantons ensemble la reprise, car j'aime cet air-là.

FERVILLE, *chante.*

Pourquoi craindre....

(*Puis s'appercevant qu'il chante seul, il dit à l'Abbé.*)

Eh bien! vous ne suivez pas: il me semblait pourtant que nous étions d'accord.

(*L'Abbé et lui reprennent les quatre premiers vers.*)

Pourquoi craindre, etc.

(*Ferville prenant le papier des mains de l'Abbé.*)

Donnez, donnez, — vous y mettez en vérité trop de complaisance pour que je veuille vous fatiguer.

L'ABBÉ.

Et vous prétendez le garder, Monsieur ?

FERVILLE.

Oh ! non, ne craignez rien.

(*Il chante seul sur le papier de l'Abbé le reste de la chanson.*)

De la beauté désormais les vertus
Feront la plus riche parure.

Charmante espérance, en vérité.

On aura moins et l'on s'aimera plus.

Joli.

C'est le regne de la nature.

Voilà de la philosophie, mon cher Abbé.

Dans mes chaînes j'ai trop long-temps gémi,
Je renonce enfin, je le jure,
A cet état (d'*abbé, je suppose*,) puisqu'il est l'ennemi
De l'amour et de la nature.

Très-bien. — (*Il lui rend le papier.*) Je vous assure que votre lyre n'est pas du tout une lyre de village.

Air : *De M. Guichard.*

Mais, mon ami, pour l'état où vous êtes,
Auriez-vous donc si peu de goût ?

L'ABBÉ.

Bon ! bon !

Faut-il, Monsieur, en croire les poëtes,
Et ce que dit, ce que dit la chanson ?

Air : *Le premier du mois de janvier.*

Ces couplets vous ont plu ?

FERVILLE.

Vraiment
Ce doit être un recueil charmant
Que le recueil de tous les vôtres.

L'ABBÉ.

Attendez-moi, s'il est ainsi,
Et vous les aurez....

FERVILLE.

Grand merci.

L'ABBÉ.

Accompagnés de plusieurs autres.

L'abbé sort.

SCENE X.

FERVILLE, *seul.*

Air : *Ton humeur est Catherine.*

C'EST qu'il court à perdre haleine,
Pour m'apporter son recueil ;
Rimeurs pardonnent sans peine,
Dès qu'on flatte leur orgueil.

(*Il rit aux éclats.*)

SCENE XI.

FERVILLE, MARTON.

MARTON.

MA foi, Monsieur, bon courage !
Que nous disait donc Frontin ?
On m'envoie en ce bocage
Adoucir votre chagrin.

FERVILLE.

Parle, que vas tu m'apprendre de la mère de Léonore ?

Air : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Son cœur, toujours inflexible,
A prononcé mon arrêt ?

MARTON.

Espérez.

(*Ferville faisant un mouvement pour sortir.*)

Est-il possible ?

MARTON.

Où courez-vous, s'il vous plaît ?
Ma maîtresse vous seconde,
Sachez attendre, et du moins
Ne dérangez pas le monde,
Et fiez-vous à nos soins.

FERVILLE.

Tu penses donc que Léonore pourra réussir ?

MARTON.

Je l'espère, si vous ne vous nuisez pas vous-même par trop d'impatience.

FERVILLE.

Eh bien, je saurai attendre, quoiqu'il m'en coûte.

MARTON.

Peut-être en ce moment votre sort est décidé. Quand Mademoiselle m'a envoyée vers vous, sa mère venait de se renfermer chez elle pour relire votre lettre et se livrer à ses réflexions. Vous savez qu'elle n'est point méchante, et que si elle n'eût été prévenue par ce perfide directeur....

FERVILLE.

Ne parlons plus de cet homme; mais je commence à croire que ce jour doit être heureux pour moi. Je viens d'en avoir une preuve il n'y a qu'un instant : je me suis vengé sur un de ses confrères.

MARTON.

Comment, Monsieur?

FERVILLE.

Sans doute, je me suis amusé aux dépens d'un abbé.

MARTON.

Air : *Ma comère quand je danse*.

(*à part.*) Un abbé!... Que veut-il dire?

FERVILLE.

Oui, j'ai trouvé, Dieu merci,
Un pauvre abbé qui soupire.

MARTON.

Ciel!

FERVILLE.

Je ne sais pas pour qui.

MARTON, *à part.*

Serait-ce lui?

FERVILLE.

Combien j'ai ri!
Plein de son tendre martyre,
Le galant chantait ici!

Moi, cherchant à me distraire
De mon amoureux souci,
J'ai voulu que pour me plaire
Notre abbé chantât aussi.

MARTON.

Oh ! c'est bien lui !

FERVILLE.

Combien j'ai ri ?
Mais s'il n'eût craint ma colere....

MARTON.

Et vous avez réussi ?

FERVILLE.

Je te le demande, j'aurais bien voulu voir qu'il osât s'y refuser.

MARTON.

Et il a été assez lâche ?

FERVILLE.

Comment donc ?

MARTON.

Il s'est laissé intimider !

FERVILLE.

Mais j'aime ta surprise ? tu veux donc qu'un abbé se pique d'avoir du courage ?

MARTON, *à part.*

J'en croyais à celui-là. C'en est fait, je cesse de l'aimer.

FERVILLE.

Que dis-tu ?

MARTON, *d'un air contraint et embarrassé.*

Air : *Réveillez-vous,*

Moi je ris de cette aventure ;
Il faut que je m'en aille. Adieu....

FERVILLE.

Ah ! qu'un mot encore me rassure...

MARTON.

Bientôt je reviens en ce lieu.

(*Elle sort.*)

SCENE XII.

FERVILLE, *seul.*

Air : *Fanfare de S. Cloud.*

Mais notre Marton est bonne !
Elle aurait voulu, je crois,
Qu'un abbé, Dieu me pardonne,
Se révoltât contre moi ?
Mais il tient mal sa promesse,
Se plaint-il de mon accueil ?
Je ne vois pas qu'il se presse....

SCENE XIII.

L'ABBÉ, *dans le fond.*

(*Il a son chapeau sur la tête, et un manteau pardessus son habit.*) (*A part.*) *Finissant l'air.*

JE t'apporte mon reçueil.
(*Il ôte son chapeau et salue l'officier.*)
Serviteur.

FERVILLE.

Ah! c'est vous, Monsieur;
Vous êtes un homme d'honneur,
En vérité, rempli d'honneur.

Air : *Où s'en vont ces gais bergers.*

Par ma foi, j'admire ici
Votre humeur complaisante;
Choisissez-nous (la) en ami,
Quelque piece excellente.

L'ABBÉ, *laissant voir l'épée qui est sous son manteau.*

Oh! je vous réponds que celle-ci
N'est pas la moins piquante.

FERVILLE, *en riant.*

Air : *Le petit mot pour rire.*

Ah! le trait, d'honneur, est charmant!
Mais dans vos mains cet instrument!...
Eh! qu'en voulez-vous faire?

L'ABBÉ, *se débarassant de son manteau, et se mettant en garde.*

C'est ainsi qu'on a mes couplets,
Et voilà le prix que j'y mets...

FERVILLE.

Quoi! vous voulez...

L'ABBÉ.

Vous reculez.

FERVILLE, *tirant son épée à moitié.*

Il faut vous satisfaire.

L'ABBÉ, *passe son épée dans la main gauche, et de la droite arrêtant Ferville.*

Air : *Chacun à son tour.*

Mais avant de tirer la vôtre,
Je veux (soit dit sans vous fâcher),
Oui, je veux n'avoir l'un à l'autre
Ici rien à nous reprocher.

J'ai pour vous chanté par complaisance,
J'ai voulu vous faire ma cour...
Je veux à mon tour...

(Il jette son épée, et tire un pistolet de sa poche.)

Que Monsieur danse....
Oui, chacun son tour..,

Air : *Dansez, chantez-vous.*

Dansez, dansez, amusez-moi.

FERVILLE, *à part.*

Oh! l'abbé me la gardait bonne.

L'ABBÉ.

Je vous engage ici ma foi
De n'en dire mot à personne;
Monsieur, vous aimez les chansons;
Et moi j'aime les rigaudons.

Même air.

Un officier, j'en suis certain,
Ne me fera point de reproche,
D'employer, pour le mettre en train,
Ce petit instrument de poche; ...
Mais tel qu'il est, cet instrument,
Pour la cadence est excellent.

Air : *Quand la mer rouge apparut.*

Eh! quoi donc, vous balancez?
La chose est étrange!
Car, sans doute, vous dansez,
Monsieur, comme un ange.
Quand on brille, en vérité,
Par tant de légéreté....
Qu'on est fa, fa, fa;
Qu'on est ço, ço, ço,
Façonné, tourné pour la danse,
On l'aime, je pense.

FERVILLE.

Air : *Courez vîte, attrapez le patron.*

Mais l'honneur a-t-il permis jamais?

L'ABBÉ.

Eh! bien, moi, je me le permets.

FERVILLE.

Jamais on ne fit pareil affront
A des hommes de rang et de nom,

L'ABBÉ.

Bon!
Oui, je le veux, vous m'obéirez,
Oui, vous danserez.

FERVILLE.

Je danserai !

L'ABBÉ.

Vous danserez.

Avec vous, Monsieur, j'en suis d'accord,
Peut-être j'ai tort,
Mais il faut céder au plus fort.

L'ABBÉ.

Air : *Je ne saurais danser.*

Allons commencez.

FERVILLE.

Quoi! vous voulez que je danse ?

L'ABBÉ.

Nous sommes pressés.....
Allons, Monsieur, finissez.

FERVILLE.

Vous me menacez...
(*à part.*) Il faut payer d'assurance.
Non.

L'ABBÉ.

Daignez penser
A quoi vous m'allez forcer,

FERVILLE.

Air : *Quand Biron voulut danser.*

(*à part.*) Un coup est bientôt lâché. (*bis.*)

L'ABBÉ.

Vraiment je serais fâché. (*bis.*)
Rendez-vous (*lui présentant le pistolet*) de bonne grace.

FERVILLE, *après quelques momens d'hésitation.*

Je vois qu'il faut que j'y passe.
Après tout, je dois l'avouer, j'ai eu des torts.

L'ABBÉ, *allant à lui.*

Air : *Menuet d'Exaudet.*

La, la, la.

FERVILLE.

Fin du premier air.

Quoi ! le menuet ?

L'ABBÉ, *le prenant par la main.*

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.

L'ABBÉ.

Otez votre chapeau, Monsieur. (1)

Air : *du Menuet d'Exaudet.*

Appenez,
Retenez,
Je vous prie,
Que souvent on a regret
De mal choisir l'objet
De sa plaisanterie.
(*Partez, Monsieur.*) Car, nous dit
Un petit axiôme....
Ne jugez point sur l'habit
Du cœur ni de l'esprit
D'un homme.
Je sais bien qu'un militaire
A la tête un peu légere,
Et qu'il croit
Être en droit
De tout faire,
Que les abbés, les époux
Ne sont faits que pour vous
Complaire.

Air : *Colinette au bois s'en alla.*

Monsieur, si vous n'êtes point las,
Nous ferons encor quelques pas,
Ta la déridéra, ta la déridéra...
Jamais, je crois, l'on ne dansa
Avec l'aisance que voilà,
Ta la déridéra, ta la déridéra,
Quels rigaudons, quels entrechats !
Quel air, quelle jambe et quel bras,
Pas la moindre gène !
La déridéra là là là là là là déridéra.

En ce moment Marton paraît avec Frontin, ils s'arrêtent de surprise. Frontin veut aller au secours de son maître ; Marton le retient. Il veut crier, elle lui ferme la bouche. Ce jeu de Théâtre dure jusqu'à ce qu'ils se montrent tous deux.

SCENE XIV.

L'ABBÉ, *sans les voir.*

Fin de l'air.

Tenons-nous-en là, capitaine,
Tenons-nous-en là.

---

(1) *Cette danse du militaire conduit par le pistolet de l'Abbé, a paru bien exécutee. Les positions, les mouvemens, les attitudes vraiment comiques, en ont été tracées par M. Despréaux, connu depuis long-temps pour un homme de beaucoup d'esprit, et dont plusieurs pièces, jouées autrefois à la cour, sont pleines de sel et de gaieté.*

L' A B B É.

Air : *de Malbourough.*

Peut-être ma vengeance
Vous paraît au-dessus de l'offense.

Eh bien !

Il est temps que je pense
A vous rendre raison.

(Il jette son pistolet et reprend son épée.)

Frontin toujours retenu par Marton.

Eh ! mais, c'est tout de bon.

F E R V I L L E.

Cet homme me confond.

L' A B B É.

Monsieur, vengez-vous.

F E R V I L L E.

Non.

Je vous fis un outrage.
Je dois admirer votre courage,
Et je deviens plus sage,
Grace à votre leçon.

Air : *Guillot, Guillot.*

Votre vengeance était bien légitime....
De moi, l'abbé, vous ne vous plaindrez plus.
Dès ce moment vous avez mon estime.

L' A B B É.

De ce langage, ah ! je me sens confus.

(Il jette son épée.)

F E R V I L L E.

Soyons amis, je veux être le vôtre,
Si cet habit excite vos regrets,
Mon cher ami, l'on peut en prendre un autre,
Et sur mes soins fiez-vous désormais.

M A R T O N, *accourant.*

Air : *Du Curé de Pompone.*

Mon cher cousin, embrassons-nous !
(à Ferville.) Monsieur, j'étais bien sûre
Qu'il n'aurait pu, même de vous
Supporter une injure.

F E R V I L L E.

Ah ! ne parlons plus de cela,
Ton cousin me pardonne....
Mais il m'en souviendra,
La lira ra,
Car la leçon est bonne.

FERVILLE, *à l'abbé.*

Air : *Résiste-moi, belle Aspasie.*

Mais avec moi soyez sincere,
Traitons-nous comme deux amis;
Je voudrais qu'il me fût permis
De connaître votre bergere.
Si je ne me trompe, à vos vœux,
C'est la fortune qui s'oppose...
Quel est l'objet ?

(*Voyant Marton et l'abbé embarrassés.*)

Eh ! quoi tous deux ?
Ah ! j'en devine quelque chose !

MARTON.

Parlons, s'il vous plaît, d'autre chose.

C'est pour vous, Monsieur, que je venais ici avec Frontin. Vous pouvez à présent paraître au château, ma maîtresse est à vous, sa mère consent à devenir la vôtre.

FERVILLE.

Que me dis-tu ? Puis-je le croire ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, votre bonheur est assuré.

FERVILLE, *à l'abbé.*

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Prenez part à ma joie extrême.
Suivez-moi.... Je vole à ses pieds.
Mais que vois-je ? c'est elle-même.

SCENE DERNIERE.

LÉONORE, LES MÊMES.

LÉONORE.

Tous nos malheurs sont oubliés.

FERVILLE.

Ma chère Léonore ! quel heureux moment pour moi ! mais il faut que tout ici partage notre bonheur. (*Il prend l'abbé par la main.*) Permettez que je vous présente un nouvel ami.

LÉONORE.

Eh ! quoi ! Marton vous a-t-elle dit ? Le connaissez-vous ?

FERVILLE.

Oh ! je vous en réponds. Nous avons fait connaissance

ensemble le plus gaiement du monde. (*A Marton.*) Marton, si j'ai deviné juste, ne tarde pas à te rendre à ses vœux; je me charge de son avancement, Léonore se chargera de ta fortune.

L'ABBE, *à Ferville.*

Air : *de M. Chardini.*

Ah! jouissez de votre ouvrage!
Je vous dois un bonheur si doux.

FERVILLE.

Et moi, je vous dois d'être sage.

L'ABBÉ.

Oubliez mes torts envers vous.

FERVILLE.

Unissons-nous par une amitié franche;
C'est désormais en vous servant....

L'ABBÉ.

C'est par un cœur reconnaissant....

ENSEMBLE.

Qu'auprès de vous je prendrai ma revanche.

MARTON, *à l'abbé.*

Ta cousine aujourd'hui t'est chere,
Et je me fis à ton amour;
Mais si je cessais de te plaire,
Si tu pouvais changer un jour....
Je t'aime trop pour ne pas être franche,
Et je t'avertis, mon cousin,
Qu'une femme a toujours en main
Des moyens sûrs de prendre sa revanche.

LÉONORE, *au public.*

Rarement aux jeux de Thalie
Les succès sont purs et flatteurs,
Plus d'un obstacle y contrarie
Et les auteurs et les acteurs.
Mais contre nous quand la fortune penche,
Messieurs nous redoublons de soins,
Dans l'espoir de pouvoir, du moins,
Le lendemain prendre notre revanche.

FIN.